

à midi ; il était bien six heures lorsqu'on la quittait pour aller reprendre la conversation au salon. Reprendre n'est pas le mot, car celui qui avait la parole la gardait en passant d'une chambre à l'autre, de peur s'il la laissait échapper de ne pouvoir la ressaisir.

La table ployait sous les mets, les vins étaient bons, comme partout dans le pays à cette époque. Mais on parlait beaucoup plus qu'on ne mangeait, et tous étaient sobres, sauf en paroles. En paroles, par exemple, c'était une intempérance rare. M. Papineau présidait, comme à la Chambre, et se donnait la parole toujours comme à la Chambre. Les autres convives écoutaient, tout en guettant l'occasion de le remplacer à la tribune et tout en se fortifiant pour l'action prochaine. L'occasion se faisait longt mps attendre, mais enfin elle arrivait. M. Papineau, par courtoisie d'invité à amphytrion, passait la parole à M. D.-B. Viger. L'allure du discours changeait, il devenait alerte et vif ; brisé par mouvements imprévus et comme secoué par des saccades oratoires, M. Viger raisonnait en sage, mais cela ne l'empêchait pas de causer avec une vivacité d'esprit telle que, même au sein de la vieillesse, il avait l'accent et l'entrain d'un jeune homme à qui la politique vient de se révéler avec tous ses attraits.

Les autres suivaient, mais la conversation revenait souvent à M. Papineau, et de là passait encore à M. Viger. Le soir on revenait à la ville en discutant d'une carriole à l'autre, et parfois au sein de la nuit, on entendait la voix des tribuns tonner contre l'Angleterre. Le merveilleux de cette conversation non-interrompue, de ces discours continus, c'est qu'on